

**TAREK ESSAKER**  
**LA FILLE DE LA RIVIÈRE**  
**[EXTRAITS I, II & III]**



**EXTRAIT I**

**Être, au milieu des choses**

C'est tout ce qui compte, seule l'ombre compte, sans vie à conter, sans forme précise ni repos utile. C'est peut-être l'entre-nuit et sa nuit, l'aube et l'instant de son aube. C'est tout ce qui compte. Elle, seule entre les deux rives, au milieu, ni d'un côté ni de l'autre. Entre l'amont et l'aval de la question. Entre versant et versant, dans l'escale d'un courant d'air.

Ne sachant rien, ne pouvant rien, ne sentant rien, ne voulant rien, jusqu'au moment où elle entend ce bruit qui ne cessera jamais plus, qui vient des confins de son corps entier. Tel un cri en irruption, telle une ravine qui déborde de son état, telle une question qui noie ses rives, emportant tout dans ses colères. On dit que c'est le moment précis de l'éveil, l'instant du commencement et de la fin, où tout se prépare à éclore, jaillir et se taire à la fois. Un cri. Juste un cri.

Soudain, elle entend le silence. Tout. Cette infime hésitation, ce trébuchement, ce tressaillement. Ne pouvant faire autrement, dans la chaleur, la misère, ce léger retard entre monotonie et torpeur, entre départ et arrivée. Au son d'un murmure, elle se relève, s'étire, tourne et se retourne, cherchant, ne cherchant plus, parmi un rien comme tant d'autres. C'est comme l'eau dans le vent inquiet, l'eau aveugle de son orgueil face au souffle sourd d'une main amie. Il faut tout ignorer, se dit-elle, de ce qui se tait et ne s'y efforce plus.

Être, au milieu des choses, et toute chose, au seuil des portes, à l'entrebâillement des mots, entre toute clarté et ombre, chercher les portes qui donnent encore sur des passants sans habitudes. Elle cherche, elle croit chercher pour trouver, se rassurer, se reposer, afin de mieux agir. Elle pense aller au cœur, trouver le fer qui damne le corps, qui entérine une incertitude ou l'autre, un lieu ou l'autre, un semblant de lieu. Les pauvres n'ont pas de lieu. Parce qu'elle est pauvre. Les pauvres n'ont pas de domicile. Ils ont un rêve comme lieu. Il faut des murs, des frontières, des portes, des seuils, des limites. Eux, ils vivent à l'air libre. Ils improvisent des lieux libres. Des mots libres entre des mains libres. Des lèvres libres. Comme elle, ils vivent dans les courants des vents fourbes, viennent avec et parmi les carrousels de poussière, les bruits insupportables, les rumeurs des nuits qui ne finissent, les pluies, les rats de sous terre.

Comme eux, elle vit sans frontières. Elles sont confuses, ouvertes, les frontières. Imprécises et confondues comme chaque histoire dans l'histoire. Rien ne compte. C'est tout ce qui compte. C'est ce qui est imprécis et donne vie. Le ciel couvert demeure ouvert, tranquillement dans le creux de la terre, entre buissons et ravines, tourbières et chaumes. Ce ciel aussi nécessaire que tout autre chose ou être. Dans ce soudain où l'on est. Ce qui compte, c'est cette fureur, plus vitale que la vie, qui prend possession de ceux qui ne possèdent rien, en dépit de tout, sans promesses. Cette fureur de vivre et de mourir. Car il doit y avoir en nous quelque chose de vraiment important, dit-elle.

On ne peut se saisir de ce qui compte, de la chose qui a vraiment de l'importance. On espère en dépit de tout, non pas par plaisir mais par nécessité, comme s'il n'y avait plus rien, que tout avait disparu pour préparer la vie à son jour. Chose qui reste moins probable que jamais.

Mais qui peut inverser le cours d'une rivière ? se dit-elle. L'exactitude et la précision, la ponctualité, la certitude, sont des obstacles à son entretissement au monde. Un monde ravisseur de ce qui n'est pas essentiel et dont le cri n'est plus que l'écho de son ombre. Des mains qui tissent les fils tendus de l'étrange silence, bordent l'habile instant, scellent l'insolente clarté à la margelle de cette ombre. Il suffit de longer ce qui menace en dedans les moments. De bercer ce qui ne s'apaise. Harcèle. Luisant comme un diamant de rivière. À se donner au monde. À sa chevelure, mêlée, démêlée.

## EXTRAIT II

### **Bleue. On la nomme Bleue**

Rien ne se nomme ni ne prend une forme nommée. Tout est ouvert aux chocs, aux feux, aux inattendus, aux tabatières des désirs, aux braises des chemins.

Je préfère l'abandon comme promesse qui manque. Une promesse qui ne tient qu'aux caprices d'une incertitude. Nous portons les balafres du vent nomade et ses traces rendues à leurs errances.

Je suis le terreau du ventre-monde, disait la fille de la rivière. Je suis la mère et le père, le fou et l'errant. La sœur. La Bleue.

Je suis la mère, le père, le fou et la sœur. Le frère et l'amour. Le terreau et l'eau de la rivière. Le ventre-lit de ce qui se murmure entre eau et terre sans les hommes.

Je suis le ravin avant d'être ses rives. Je suis la nuit dans ses errances, dans le noir de la nuit. L'entre-jour dans ses senteurs bègues.

Le matin des atroces temps s'est levé sur un soleil rouge. Brûlant. Disait-elle.

Les rues sont inondées de rumeurs. De nos passés tumultueux et obscurs. Le sien est loin d'être clair. Juste au milieu de ce qui se passe partout comme tout ailleurs. Rien ne justifie de craindre une peur. Rien ne se présente, juste ou à peine. Tout est obscurément confus. Elle remonte le cours de l'eau. Rien n'a jamais été si vif, si doux, si transparent, si frais.

Les sangs bouillonnent. Aux premières lueurs, les bruits de l'eau se taisent. Les larmes salent le pain. L'air est irrespirable. Les nuages suspendus, témoins de l'incontestable évidence, retiennent l'attente, prévenant tout risible.

Bleue. On la nomme Bleue. Elle et la pourpre lune. De pas en chemins. De silence. De glaise. D'infâme attente et rongeuse solitude.

Bleue est la plus noire d'entre nous. La plus désobéissante. Aussi nous l'appelons Fille de la rivière. Sa peau est de la couleur des nuages qui précèdent les orages. Elle brille comme ses anciennes Lola Beya, Aghar et Gamra. Elle brille d'une lumière qui, pour être si intense, ne peut jaillir que de l'ombre. Lumière ou conte faisant cercle, vie, partage, miroir, chant, cymbale, youyou.

Elle pleurait souvent d'être si dissemblable, si noire. Nous taquinions ses pleurs, ses lamentations, ses prières. Elle portait sur ses lèvres la mort précoce de ses défenses. Ses chants nous faisaient prévoir les cyclones.

Elle aurait pu lutter encore, mais à cet instant exact il n'y a pas de fatalité. Juste une nécessité, presque un éclat de voix, une déchirure et quelques étoiles vagabondes. Un vertige et une faim à mordre le ciel. Elle répandait son chemin dans la poussière. Des pas d'usure se comptaient et, à la dérobée, se lisaient inlassablement dans les traits de ce qui ne pouvait s'affranchir sous tant de regards, presque sauvage, fervent. Pas une houle ne l'inclinait.

Ses jupons aussi dégrafés que les ailes des hirondelles accompagnent ses rires en ritournelle comme l'eau, comme sa voix s'y promène. Un conte si bien raconté. Elle, d'entre les rivières comme d'entre les femmes, du vent, elle a son visage et du cadran du temps, son désordre.

Dans la magie de ne rien saisir, elle retient qu'elle ignore terres comme origines. Sans avenir ni passé, elle malaxe le jour durant, en son ventre, l'idée qu'elle vient de si près comme de si loin. Tout son être rappelle ce qu'il y a de soudain, d'injuste, de perdu et de toute colère. L'eau retiendra ses bribes de mots.

Les amours trompent le cadran solaire et ignorent les pluies, se dit-elle, comme le grenadier ignore les perles de pluie si rare.

Elle revient esseulée vers ses terres fourbes après les saisons de sécheresse. Y penser ne ramène pas l'eau.

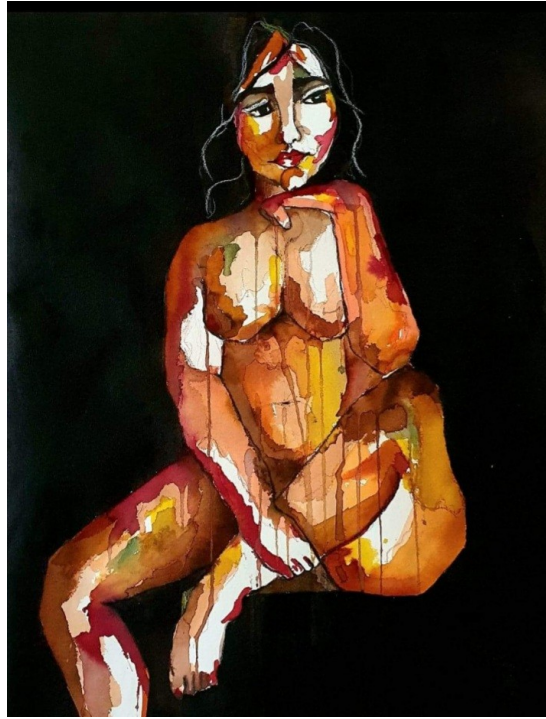
Elle y pense. Ni tout à fait folle ni tout à fait aimante, ni tout à fait là. Entre deux, entre rives, entre pas, entre pensées, toute en fugue invisible. Elle ne prétend à rien.

Ni voisine ni bergère, elle, fille de la rivière. Rien que le vin d'un chant et l'indécision d'un désir pour seule bâtardise. Fille de cette nuit, fille d'une lune rousse, sans noce ni poème, elle ira plutôt répandre, comme si fréquemment, en brise fraîche dans l'envol des hirondelles et leur colère, des hi et des si. Et, à force du ventre, conter les histoires et les baptêmes païens dans la rivière des rivières et les pas indécis et pèlerins.

Dans la rivière, depuis son premier cri, découvrant tant d'infinies et infimes choses. Faiseuse d'inutile. Elle chante. File vivement vers le jour comme vers son ombre. L'eau la retourne, l'emporte à mesure de ses respirations, la repose à terre, pour la pousser vers un autre lieu. Elle se libère d'un lieu pour un autre. Assez désarçonnant tout de même, se disait-elle, ni trop confiante ni trop inquiète. Avec une attention sauvage, elle convient de l'insatiable idée de la désobéissance.

Puis, il y eut ce toit, cet arc-en-ciel, ces hirondelles, ce soleil, et ce vent comme un cheval fou. Un cerf-volant et sa ficelle, un horizon, et, pour seuls complices, le silence comme le désir. Nul autre désir que se perdre, faire surface, ou plutôt disparaître parmi nuages et nuances. De la fille de la rivière à la fille des hirondelles, il n'y a pas à franchir de frontières, il suffit de quelques rêves, de quelques souffles, et de chuchoter les mythiques contes des nomades aux cheveux de rivières.





### EXTRAIT III

## **Dorment les chiens des maîtres-hommes**

Les montagnes étaient loin derrière elle et la rivière toute proche, mais était-ce vraiment, seulement une rivière ? Un bruit léger, à tâtons, vient la titiller, faisant bouger ses vêtements ou les faux-semblants d'ombres qui la poursuivaient. Elle s'allonge sans se dévêtir, ses pensées ensommeillées expirent, froissées. Des yeux, elle suivait les clartés et les ombres de l'eau si vive. C'était presque comme des trajets, des cloisons qu'elle aurait pu, de très loin peut-être, saisir. Chemins sinueux, alentours, dans une lente et interminable reprise de respirations. Sans mot dire, sans signe de fatigue.

Elle pensait à ses douces et colériques phrases, semblables à des lampes à pétrole fougueuses, à des vagues d'hiver sans rancune, à des reprises de lentes et vieilles locomotives d'un interminable chemin de fer, ne cessant de s'activer au loin. Elle pensait encore être faiblement semblable à ces chevaux sauvages. Au vent dans les arbres, dans les herbes, curieusement si violent, si plissé. L'eau de la rivière n'était pas si loin, pensait-elle.

De plus en plus vite, l'ombre de la nuit obliqua, la sienne peut-être. La nuit ne lui sembla pas être apprivoisée, ni bien gardée. Tout au bout de l'horizon les eaux conservait le plaisir incrédule d'une absence luisante à hauteur de leurs remous. Tout comme on penche parfois le corps par trop de fatigue, sans réfléchir – juste pour toucher sol. Être ainsi profondément plongée dans la nuit. Seule, en compagnie de ses ombres, de ses refus, de ses colères, et surtout de ses blessures qui ne guériront guère, infligées par ses semblables.

Tout autour dorment les hommes. Dorment les enfants, dorment les femmes, les maîtres, les esclaves, les femmes des maîtres, les ouvriers des maîtres, les animaux des maîtres, surtout les chiens des maîtres-hommes. Il n'est pas si éloigné le temps de l'esclavage. Mais ils disent que ces périodes sombres sont si loin, et que plus jamais ils ne voudront de cela. Ils dorment dans des maisons, sous des toits solides, ou sous des toits fragiles. Les pauvres occupent des cabanes ou des huttes, les rues ou les jardins. Peu importe. Ils se sont en réalité rassemblés comme jadis, et comme ils le feront plus tard.

Le visage contre le sol, respirant tranquillement, elle entend l'eau si claire, si vive, si fougueuse, si amicale, comme pour veiller. Comme une sorte de lueur de vie ou de torche en feu. Pourquoi veilles-tu ? Il faut que l'un veille.

Lentement murmurées, dites en douceur et sans craquelures, toutes les choses sont prononcées, enfin presque toutes, importantes ou futiles. Comme la vie, la mort, la révolution ou la guerre. Tout est théâtre. Mise en place d'une figuration, d'une confession. Secrètes ou fausses. Mais un vague sentiment de perte persiste, s'empare de ce qui est à poindre, à jouir, à faire le burlesque, le fou.

Une autre narration, plus solennelle, reprend alors, s'empare des bruits de la vie. Appartenant à son propre recommencement, à la vie ailée, au désir à réinventer, comme à la brume d'un incertain devenir. Sans aucune raison, elle chemine vers des envies embryonnaires. Tumultes involontaires qui interrogent l'impatience, la soudaineté, disait-elle.

Un vague amas de doute. Rien ne s'achève, se dit-elle. Pour le triomphe des choses incertaines, les sommeils sont fertiles. La colère se sépare de ses rameaux froids, ne murmure que ce qui se disperse. Seul le vent d'une ride sereine gagne à remuer le visible. En sorte que le songe se module à la clarté d'un été, d'un horizon avide d'ivresse.

Quelqu'un ramène aux temps des grandes nuits des mines, les colères des souterraines terres. Comme des chevelures brûlantes. Comme le désordre insensé des eaux. C'est alors qu'une voix en rongera une autre. Un écho en étonnera un autre. Le ruisseau fera s'écarteler les rives desséchées, de ses violences comme la fièvre de ses errances, disait la fille de la rivière.

Coupure où tout devient quête d'une saisie, d'une rupture. Où tout bascule. Ne voit ni jour ni nuit. Ce qui s'est ébranlé, brisé, devient cisaille à même le réel. À même ce qui se réalise. Réflexion. Irréversible articulation du penser autre. Résistantes sans réponses. Fêlures à mesure de ses possibles. Elle aimait à se répéter ce qu'elle avait lu dans un des livres de la cabane.

Elle reprend ses jeux, ses promenades, ses chants, méfiante et aux aguets. Elle soude l'ombre à la clarté, une pierre à une autre, tandis qu'elle avance dans l'eau. Telle une tisseuse de laine, dans cette nuit qui la traverse de son silence et de ses rêves inconnus. Pourquoi plutôt cette nuit ? Et pourquoi nous solliciter si fort ?

Le feu qui l'anime ne s'éteindra pas. Les yeux bien vivants, elle dit refuser d'attendre la foudre qui fait déjà depuis longtemps se briser les hommes. Elle refuse la cage. Plonge dans des ravines qu'elle a aménagées, de manière à ne pas souffrir des bruits des hommes. Des hommes s'écroulant sous les blessures brutales qui affligent les murmures les plus doux des coquelicots.

Il y a des oiseaux, il y a du vent, il y a des feuilles qui savent mourir. Des vagues qui savent se retirer. Des orages qui savent tonner au loin. De fragiles absences comme de présences. Au cœur de la bouche, comme aux signes du corps.

Silencieuse. Elle l'était ! Son imaginaire, à la corde de la rivière. Là, au bout, sur la voie d'un autre. D'un autre qui susurre, qui fait cercle, corps et vie autour de ses pensées.

Tarek Essaker, 2018-2020.

## POST-SCRIPTUM

Extraits. Texte fragmenté. Né de fragments épars. Je n'ai aucune idée où j'ai associé ses autres fragments. Il en inaugure d'aucuns qu'on ne trouvera peut-être jamais. Je pense qu'un texte inaugural, c'est comme une promesse qu'on sait pertinemment bien qu'on ne tiendra jamais mais qu'on énonce de tout bon cœur et avec bienveillance. On le publie comme cette promesse, dont on ignore les pas et les ébauches.

Aucun ordonnancement, aucune chronologie en ces textes, resurgis l'un après l'autre, au fil du temps..., jusqu'à épuisement, peut-être... !

Ces trois extraits préfigurent une édition de sept autres textes resurgis suivis de deux autres, nés d'une nouvelle écriture. Le tout à paraître prochainement en librairie, sous ce même titre.

*Tarek Essaker, 2018-2020. Tous droits réservés.*

*Illustrations originales, dédiées à ce texte, de l'artiste peintre belgo-marocaine, [Hanan Bouanani](#), 2020, avec son aimable autorisation. Tous droits réservés.*